

**Silvana Patriarca/Lucy Riall (Hrsg.), *The Risorgimento revisited. Nationalism and Culture in Nineteenth-Century Italy*, Palgrave Macmillan, Basingstoke 2012, XI + 303 S., geb., 105,00 \$.**

Cet ouvrage reprend une partie des communications présentées lors d'un colloque d'avril 2008, «The Risorgimento revisited», organisé à l'Italian Academy for Advanced Studies de l'Université de Columbia, à New York. Cette rencontre avait été une des premières occasions de faire connaître outre-Atlantique le profond renouvellement de l'étude du Risorgimento, renouvellement débuté en Italie autour de travaux d'Alberto Mario Banti, dont s'est rapidement saisi l'historiographie anglaise et américaine. Cet ouvrage permet de faire connaître, en langue anglaise, des travaux récents et des chantiers en cours d'exploration, dans le prolongement du volume dirigé par A. M. Banti et Paul Ginsborg, «Il Risorgimento», paru dans la «Storia d'Italia, Annali Einaudi n°22», à Turin, en 2007. De quoi s'agit-il? Comme l'indiquent les éditrices du volume, le Risorgimento, cette période de lutte pour l'unification de l'Italie dans un cadre politique nouveau (qu'il s'agisse d'aspirations démocratiques comme autour de Mazzini, d'aspirations libérales comme autour de Cavour ou encore du bref rêve d'une Italie unifiée sous la houlette de la papauté modernisée), qui englobe la période qui va de la fin du XVIIIème siècle jusqu'à 1861, date de naissance de l'État italien, a été largement délaissé par les historiens de la période post-1945. Réduit à une histoire diplomatique compliquée, celle des guerres d'indépendance, ou à une révolution menée «par le haut» qui aurait volé au peuple italien son action émancipatrice, entre hagiographie et hyper-criticisme, le Risorgimento ne passionnait pas beaucoup. C'est sous l'influence de divers renouvellements historiographiques que s'opéra le changement de paradigme des études menées sur la période. Tout d'abord, en changeant la manière d'aborder le concept de nation, et en reconnaissant son caractère profondément «inventé» et «culturel», loin de toute vision essentialiste. Ensuite, en s'appuyant sur une nouvelle histoire culturelle attentive aux langages, aux grammaires du discours national, et en donnant aux émotions toute leur force dans les processus de mobilisation. L'attention des historiens s'est donc portée sur les discours (à tous les niveaux de la société), les symboles, la monumentalité, les rituels, mais aussi le genre, comme vecteurs de cette pensée de la nation. Toutefois, cet intérêt pour la culture de la nation italienne a entraîné une relecture de la nature du nationalisme italien, longtemps considéré comme un mouvement «politique» et non, comme en Allemagne, comme «ethnique et organique» (p. 3). Pourtant, en étudiant de près ces discours de la nation, des historiens, comme Alberto Banti, ont mis en évidence des références nombreuses à une composante ethnique, et donc déterministe, de l'idée de nation italienne. De la même manière, d'ailleurs, il serait difficile de limiter la pensée de la nation, en Allemagne, à la seule vision ethnique, lorsqu'on sait l'importance de la langue dans la définition de la nation allemande. Il y a là un écueil «nominaliste» dans ces approches nouvelles qu'une contextualisation rigoureuse, mise en œuvre dans la plupart des articles, doit permettre d'éviter.

Ainsi, le volume rassemble des contributions qui se penchent sur des «rituels» de la nation, constitutifs de l'invention de l'Italie, durant le Risorgimento et après l'unification. Alberto Banti propose une relecture de la mise en scène des rituels funéraires de Mazzini, Garibaldi et Victor-Emmanuel II, mettant l'accent sur la place donnée au sacrifice, donc au sang, que ces héros auraient versé (même métaphoriquement) pour construire une religion politique (mais nous sommes là dans les années de l'Italie libérale, celle des années 1870–1880, déjà bien différentes des décennies précédentes). Le thème de la religion, et plus précisément du catholicisme, est étudié par Manuel Borutta dans une contribution qu'il consacre à la guerre culturelle, c'est-à-dire à la très forte conflictualité entre catholiques et anti-cléricaux, mais aussi au sein d'un monde catholique divisé.

Un second axe du volume repose sur la tension entre une lecture politique et idéologique du Risorgimento, et une nouvelle approche plus attentive aux émotions, aux modalités *ressenties* de l'engagement politique qu'aux déterminants rationnels. Une proposition qui s'inscrit dans ce grand

mouvement qu'est le romantisme retracé par Paul Ginsborg et Adrian Lyttelton en ouverture, et illustré par Simonetta Chiappini dans son texte consacré aux liens entre opéra et politique.

Raison ou émotion? C'est là un débat qui intéresse l'histoire culturelle du politique en rupture avec une classique histoire des idées politiques. En fait, il est difficile de faire abstraction des engagements politiques des acteurs en les réduisant à leurs affects. Mais le grand intérêt de ces travaux est bien de mettre en lumière une dimension de l'engagement longtemps restée dans l'ombre et peu étudiée. La contribution de Silvana Patriarca sur «La honte, une émotion patriotique», se situe bien à cette intersection entre la saisie de ce sentiment, et son instrumentalisation à des fins politiques durant les luttes du Risorgimento. Ros Pesman, dans «Mazzini and/in Love» montre comment l'amour «privé» (familial) fut étendu par Mazzini à une vision de la nation et des liens susceptibles d'unir les Italiens entre eux. Aux frontières entre privé et public, les émotions deviennent de puissants vecteurs et moteurs du sentiment national. La question du genre n'est pas oubliée, que ce soit par Lucy Riall pour la construction de la masculinité dans les guerres, ou par Marina d'Amelia sur la place des femmes dans le Risorgimento. Arianna Arisi Rota et Roberto Balzani introduisent un nouveau groupe social, acteur de ces événements: la jeunesse, cherchant à la définir moins par une tranche d'âge que par un groupe réuni autour d'une culture commune, d'émotions partagées, d'idéaux collectifs, brièvement mobilisés au cours de la vie. Tullia Catalan se penche elle sur les Juifs italiens autour de 1848, dressant un tableau nuancé et riche des rapports entre la communauté hébraïque et le nouvel état nation.

Enfin, un atout de ce volume est aussi d'inscrire clairement le Risorgimento dans un contexte international, et ce de plusieurs façons. D'abord en insistant sur la participation des étrangers à la construction des stéréotypes nationaux et en montrant comment cette «identité» italienne s'est toujours faite dans un va et vient entre les habitants de la péninsule et les «étrangers», voyageurs, chroniqueurs, penseurs. Maurizio Isabella aborde les relations entre le libéralisme et l'impérialisme dans une perspective transnationale, englobant la Méditerranée. C'est donc une solution originale que les penseurs du Risorgimento proposèrent. A l'exception de Gioberti, ils furent hostiles à l'idée de l'Italie comme puissance coloniale, préférant d'abord assurer les bases de l'émancipation de la nouvelle nation. En outre, ils cherchèrent à inscrire l'Italie à la fois comme nation européenne et comme nation méditerranéenne, une nation parmi d'autres, en Méditerranée, vision en rupture avec les rêves impérialistes de Crispi ou des leaders de la fin du siècle. Enfin, Dominique Reill s'interroge sur le Risorgimento comme mouvement multinational, fait de transferts, de plurilinguisme, d'emprunts réciproques, incarné par un Niccolò Tommaseo qui refusait l'idée d'une nation refermée sur elle-même, une nation «holiste» qui annoncerait le nationalisme fermé et agressif de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

L'intérêt de ce volume est, entre autres, de présenter des axes de recherche novateurs tout en se faisant l'écho des débats suscités, et sans faire l'impasse sur les limites de ce «nouveau paradigme» qui reste encore souvent discuté. Tous les auteurs ne partent pas des mêmes postulats, tous n'utilisent pas les mêmes «outils» mais l'effort opéré pour tenter de renouer les fils d'une histoire culturelle du Risorgimento, de sa dimension transnationale et de faire surgir de nouveaux acteurs collectifs dans cette aventure reste passionnant. On sera reconnaissant à Lucy Riall et à Silvana Patriarca d'avoir aussi, en introduction, ouvert le débat sans en masquer les difficultés. C'est donc une promesse de nouveaux travaux audacieux susceptibles de faire sortir l'histoire du Risorgimento de cette image un peu compassée et attendue qui l'a trop longtemps accompagnée.

*Catherine Brice, Paris*

#### **Zitierempfehlung:**

Catherine Brice: Rezension von: Silvana Patriarca/Lucy Riall (Hrsg.), *The Risorgimento revisited. Nationalism and Culture in Nineteenth-Century Italy*, Palgrave Macmillan, Basingstoke 2012, in: *Archiv für Sozialgeschichte* (online) 54, 2014, URL: <<http://www.fes.de/cgi-bin/afs.cgi?id=81554>> [15.5.2014].